



Respect aux vaincus!: au sujet de Victor Hugo

<https://hdl.handle.net/1874/282515>

6.

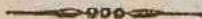
RESPECT AUX VAINCUS!

AU SUJET DE

VICTOR HUGO

PAR

MM. ALFRED ROUSIOT ET EUGÈNE THOMAS.



BRUXELLES,

A. LÉON LÉVÈQUE ET C^o., EDITEURS,

RUE NOTRE DAME AUX NEIGES, 26.

1853.

THE HISTORY OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

FROM THE YEAR 1660 TO 1703

IN TWO VOLUMES

VOL. I

BY JOHN VAN DER HAEGHE

ESQ.

OF THE SOCIETY

LONDON

Printed by J. Sturges, in Pall-mall

1793

RESPECT AUX VAINCUS!

Cette brochure, que deux jeunes auteurs livrent en ce moment au public, n'est pas un acte politique, comme beaucoup pourraient le croire au premier abord; c'est une simple réponse n'embrassant qu'un seul point, n'analysant qu'une seule page que nous allons transcrire tout entière afin qu'il nous soit permis de la discuter, ligne par ligne, mot par mot, et afin que nos lecteurs, de quelque parti qu'ils soient, puissent nous comprendre et nous donner raison.

Monsieur Mayer (auteur de plusieurs ouvrages politiques, et en dernier lieu du *Retour à l'Empire*), dont les idées politiques nous sont connues depuis le 2 décembre, tout en donnant raison au pouvoir, tout en prodiguant des éloges à Louis-Napoléon (ce dont nous sommes loin de lui faire un reproche, tout au contraire), s'est trouvé emporté dans sa fougue napoléonienne, et n'a pas

craint de faire injure, nous ne disons pas aux opinions de M. Victor Hugo, à *chacun selon ses œuvres*, mais à sa vie politique et privée.

Il a insulté non seulement son honneur, mais encore l'honneur de sa famille, la gloire de ses œuvres. Il a méprisé, sali l'homme et le poète en même temps. Il n'a pas respecté ce génie fécond qui, à quatorze ans, quatorze ans ! âge où l'enfant commence à peine à comprendre la langue de Virgile ; quatorze ans, âge où l'enfant connaît à peine les préceptes de sa langue maternelle, et où lui, Victor Hugo, l'homme que l'on attaque aujourd'hui, l'homme que l'on foule aux pieds comme le dernier des parias, était déjà un grand poète.

Assistons au premier début de l'enfant.

On était en pleine restauration. L'Académie avait donné pour sujet de son prix : *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.*

Sans en rien dire à personne, Victor Hugo avait concouru ; son travail terminé, il ajouta à son nom, son âge, quatorze ans et demi. Eh bien ! chose curieuse, ce furent ces quatorze ans qu'accusait le poète qui l'empêchèrent d'être couronné, car le rapporteur de l'Académie prétendit que le concurrent qui se donnait trois lustres à peine avait voulu se moquer de l'Académie.

L'enfant avait pour dignes concurrents Saintine, Lebrun, Casimir de Lavigne, Loyson.

Le prix fut partagé entre Saintine et Lebrun. Victor Hugo n'eut que la première mention honorable, toujours en raison de ce qu'il avait voulu se moquer de l'Académie.

A huit ans, ô prodige! cet enfant traduisait Tacite, Perse, Juvénal, que les rhétoriciens conçoivent à peine. A cet enfant M. Renouard écrivait; François de Neufchateau et Campenon lui adressaient des vers; quant à Châteaubriant, il appelait Hugo l'enfant sublime.

Et de cet homme l'on peut dire aujourd'hui, l'homme incomparable.

Mais comme nous ne croyons pas que M. Mayer pousse la prétention et la haine jusqu'à renier le talent du grand poète, nous allons reproduire cette page, qui nous a frappé, comme jeunes gens de cœur d'abord, ensuite comme amis de cette littérature que M. Mayer semble tant dédaigner; enfin comme admirateurs de ce génie, dont la vie et la conduite nous semblent au dessus de la plume satirique d'un pamphlétaire.

Voici ce que dit M. Mayer dans son ouvrage sur le *Retour de l'Empire*:

« Il y avait en France un homme dont le nom était le synonyme même du génie et de la gloire, que la poésie et l'éloquence avaient prédestiné à l'égal de Lamartine, qui avait donné une nouvelle langue à la littérature de son pays, et conquis une si large place dans la civilisation intellec-

tuelle qu'il avait pu, dans notre France de foi religieuse, d'inspirations idéales et de goût épuré, créer une école pour la réhabilitation de l'impiété, le culte de la matière et la glorification du faux et du laid. A seize ans cet homme était déjà un grand poète. Les Bourbons l'avaient enrichi, Louis-Philippe l'avait fait pair de France, Louis-Napoléon faillit le faire ministre. Tout ce qui lit, savait par cœur ses ouvrages, tout ce qui pense était plein de sa pensée; une génération tout entière d'écrivains se faisait gloire d'être née de son souffle, et l'adore encore comme un faux dieu. Et le génie de cet homme était si grand, et la séduction de ses erreurs si profonde qu'on lui avait pardonné des chutes à rendre tout autre nom exécrationnable, — scandales privés, ingratitude monstrueuses, vices babyloniens, orgueil d'ange déchu, lâchetés de cœur, crimes de plume et de parole, tout, jusqu'à la splendeur de ses apostasies.

«Un froissement de sa vanité de tigre le jeta dans l'opposition républicaine; et comme, ainsi qu'il l'a dit lui-même, c'est démenée de s'arrêter à un degré de l'horrible, la démagogie et le socialisme, — qui le méprisaient autant qu'ils ont le droit de mépriser quelque chose, — saluèrent en lui leur Mirabeau et leur Tyrée. Ce poète, qui avait chanté la famille et l'amour, ce gentilhomme aux mœurs de Satrape, ce vicomte, ce pair de France, dont le despotisme intérieur allait jus-

qu'à imposer l'apothéose, dont le sybaritisme avait des délicatesses féroces, à qui le contact de la foule et l'approche de la médiocrité inspiraient une répulsion nerveuse, et des dédains d'une fabuleuse insolence, — se fit le courtisan de la plèbe, enchanté, nouvel Orphée, les cavernes et les bêtes fauves, et quand il fut, comme son *Ruy-Blas*, devenu « un gaillard populaire, » s'en vanta, dans les petits soupers de la Maison-d'Or, parmi des courtisanes. Au 2 décembre il noyait sa muse dans la lie, rêvait pour son imagination blasée, l'ivresse nouvelle du sang versé, et présidait aux barricades. Tout fut dit alors. Chassé de France, et non proscrit, il alla montrer à la Belgique ce que la république peut faire d'un homme illustre et d'un génie européen. Mais depuis qu'il a vu tant de rois sans couronne, l'étranger reste indifférent devant les poètes sans auréole. Le grand écrivain ne voulut pas d'une expiation silencieuse; il fit un livre, comme le marquis de Sade faisait des romans; car l'exil pour les cœurs lâches est comme le cachot pour les organisations libertines; il déprave et ne corrige pas. Nous avons lu ce volume, où ce qui n'est pas écrit avec de la boue l'est avec du sang. Il mit six mois à l'annoncer et à le faire; car il a le travail difficile, et, s'il est peu scrupuleux sur le choix du sujet, on sait qu'il cisèle artistiquement et péniblement la forme.

« Le libelle fit horreur; c'était un chef-d'œuvre

d'infamie, *Notre-Dame* et les *Feuilles d'Automne* n'avaient pas été travaillées avec plus de conscience et d'amour. — Six mois, comprend-on cela? — Six mois d'études, de retouches et de caresses, d'effets cherchés dans la fange, d'anathèmes enchâssés dans le sophisme, de mensonges chauffés au feu du style, de blasphèmes taillés comme on taille le diamant, de parjures, d'excitations, d'impétés, d'outrages à tout ce qu'on révère, dans un langage d'une magnificence inouïe! Un travail d'athée amateur, une mosaïque de turpitudes à faire reculer Borgia, le cynisme servant d'émail à la trahison, une Justice politique dictée par Judas et écrite par l'Arétin.

«Oh! nous comprenons qu'un exilé se venge et crie. Qu'un soudard comme Charras ou qu'un imbécile comme Schœlcher publient, l'un une lettre d'injures grotesques, l'autre un volume de niaiseries patibulaires: cela se conçoit, se justifie et se méprise. Mais lui! mais ces trois cents pages signées d'un des plus glorieux noms de notre poésie; mais la froide et longue élucubration de ce monument de scélératesse littéraire, de barbarie morale et d'impénitence communiste..... Depuis Marat on n'avait rien lu de pareil. Mais jamais aussi la justice d'en haut ne fut plus vengeresse et la patrie plus exemplairement vengée. — La Belgique eut dégoût d'un tel hôte, et s'indigna sur son sol honnête de porter ce mauvais citoyen.

L'Angleterre, ce grand refuge des gloires tombées, le repoussa par une accablante excuse de police sanitaire, et cet homme qui, au beau temps de sa vie, avait à la chambre des pairs et dans ses livres si magnifiquement plaidé la cause des exilés :

Oh! n'exilons personne; oh! l'exil est impie!.....

ne trouva pour reposer sa tête et cacher sa famille que les brumeuses solitudes de Jersey. Voilà la justice de Dieu, voilà la leçon finale des républicains, voilà les fruits et la morale de la République. Et qu'on ne nous accuse pas d'attaquer un proscrit incapable de répondre; celui-là a prouvé qu'il n'était pas muet. Devant le malheur, même mérité, qui insulte est un misérable; mais devant la jactance du vice qui se tait est un lâche.»

.....

Après un tel passage, nos lecteurs comprendront fort bien que deux jeunes auteurs, qui sont avant tout amis de l'art et de la vérité, prennent la plume et répondent à de pareilles injures. Nous le répétons, cette brochure n'est pas un acte politique; mais si cependant notre opinion est nécessaire pour ce que nous avons à répondre, nous dirons que nous n'en avons aucune, que nous sommes amis du beau et du grand, par consé-

quent admirateurs profonds du talent de M. Victor Hugo.

Nous dirons de plus que nous voulons le bien de la France, que nous voulons que les affaires soient en voie de prospérité, que l'art et l'industrie brillent comme par le passé, dans la France, dans l'Europe entière.

Nous dirons enfin que nous sommes très forts partisans du vote universel, cela veut tout dire: ce que non seulement nous acceptons, mais ce que de plus nous demandons à grands cris, c'est le *rétablissement de l'Empire*: nous le demandons, parcequ'un peuple tout entier l'a écrit sur ses bannières, sur ses arcs-de-triomphe; nous le demandons enfin parceque le commerce en dépend aujourd'hui. Sans *l'Empire*, la France restera indécise; car si la France est forte en ce moment, c'est parcequ'elle compte sur ce changement de gouvernement; c'est parcequ'elle croit pouvoir échanger cet état de transition dans lequel elle se trouve, et dans lequel toute prospérité est impossible: *l'Empire! l'Empire!* voilà donc notre devise aujourd'hui.

Mais nous voulons aussi que l'on respecte les convictions des hommes sincères, nous voulons que les vrais républicains ne soient pas attaqués jusque dans l'exil, jusqu'aux rives les plus lointaines; cette brochure est donc une œuvre que tous les hommes de cœur compren-

dront, que tous les hommes justes et profonds salueront.

.....

Crions: Vive César! d'une commune voix;
Le Vote Universel l'a proclamé deux fois;
Le peuple veut pour lui la majesté du trône.
Qu'il soit prince, EMPEREUR, et porte la couronne.
Tous nous nous écrions... VIVAT IMPERATOR,
Et dans un mois ou deux le redirons encor.

Mais respect aux vaincus... à tous ceux dont la vie,
S'est toujours dévouée au bien de la patrie.
N'insultons pas aux noms que la France aimera,
Lorsqu'un nouveau soleil peut-être apparaîtra.
Respectons le génie, et respectons la gloire
D'un homme dont le nom brillera dans l'histoire;
Soyons de son talent profonds admirateurs;
Déplorons ses malheurs, et plaignons ses erreurs.

Mais comme nous l'avons vu, et comme nos lecteurs ont pu le voir dans le passage que nous avons cité, M. Mayer ne déplore pas les malheurs, ne plaint pas les erreurs ni le parti de M. Victor Hugo; il l'injurie grossièrement, et d'un langage si impropre que Molière n'aurait pas mis ces paroles dans la bouche d'un portefaix ou d'une marchande qui a établi son quartier sous les piliers des halles.

Voyons le commencement:

M. Mayer avoue que le nom de Victor Hugo *était* le synonyme du génie et de la gloire.

Était.... Il ne l'est donc plus, il n'a donc plus de gloire, de génie, cet homme? il a donc emporté

avec lui sa *Marion Delorme*, son *Hernani* et ses irréproductibles ballades? Ces œuvres qu'Alexandre Dumas dit éternelles n'ont donc pas vécu autant que l'homme? elles ont donc disparu?... ou bien peut-être les a-t-il ensevelies dans les brumeuses solitudes de Jersey, afin de s'en faire un oreiller, lui qui n'a que Jersey pour reposer sa tête et cacher sa famille.

O maître Mayer, ta plume avait donc le frisson lorsque tu écrivis ces paroles! Ou bien ta voix, lorsqu'elle veut chanter un héros, a donc besoin pour se donner de l'éclat d'en déchirer un autre.

Mais poursuivons :

Créer une école pour la réhabilitation de l'impiété, le culte de la matière et la glorification du faux et du laid.

C'est trop fort, par exemple; quelles sont donc ces œuvres d'impiété? Voudriez-vous parler des pièces que le poète aurait fait et qui n'ont point vu le jour? Non, assurément, puisque ces œuvres ont été assez fortes pour créer une école.

Mais alors serait-ce *Marion Delorme*, *Hernani*, *Ruy-Blas*, *les Burgraves*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce*? Non, encore, puisque toutes ces pièces et d'autres ont été jouées et rejouées sur tous les théâtres français et étrangers, puisque l'auteur a été payé, décoré et porté en triomphe.

Est-ce que par hasard les sociétaires de la rue

Richelieu ont l'habitude de jouer des scènes d'impunité et M. le directeur de les recevoir? Et quand bien même encore le théâtre aurait cette habitude, n'avons-nous pas la censure, qui, en tout temps, a su se montrer? n'avons-nous pas un ministre, un gouvernement pour empêcher que les œuvres d'impunité viennent se balancer sous le lustre du théâtre; et enfin, bien mieux que le directeur et la censure, n'avons-nous pas un public, un vrai public qui, à l'annonce d'une pièce du grand poète, vient se porter en foule aux abords du théâtre, et prouve bien par ses bravos que ses mains ne sont pas gantées à la Jouvin?

Quant aux livres, qui peut savoir mieux que nous ce que fait le public d'un mauvais ouvrage; et cependant nous n'avons pas souvenance qu'un livre de Victor Hugo ait jamais fait le *rossignol* ¹⁾ chez les libraires. Si *Notre-Dame de Paris* était une œuvre d'impunité, la popularité n'en aurait pas fait un événement littéraire; ou alors, et là est le mot véritable, les théâtres, la censure, le public soutiennent l'impunité, tous ont donné la main à cet homme qui a détruit la religion et qui a voué un culte à la matière et à glorification du faux et du laid; la France est donc corrompue, c'est donc une nation d'impies, puisqu'elle soutient et encourage l'athéisme? Pardonnez nous, Monsieur mais si vous ne

1) Ouvrage qui ne se vend pas.

le pensez pas; voilà ce que nos paroles veulent dire et que nous n'avons fait que transcrire.

Nous voyons plus loin:

On lui avait pardonné des chutes à rendre tout autre nom exécration.

Le nom de Victor Hugo *exécration*... Oh! le mot est bien mal choisi; vous le rectifierez, n'est-ce pas, Monsieur? car cette épithète injurieuse pourrait vous en faire renvoyer d'autres qui ne seraient pas à votre avantage, comme l'a dit Horace:

Par pari refertur.

Mais poursuivons:

Scandales privés, ingratitude monstrueuses, vices babyloniens, orgueil d'ange déchu, lachetés de cœur, crimes de plume et de parole, tout jusqu'à la splendeur de ses apostasies.

Ces insultes sont si grossières, elles soulèvent tant d'amertume dans le cœur, que c'est presque avec peine que nous allons les relever. Comme a dit M. Michel Masson dans une préface dans nous ne savons quel roman: Aussitôt que l'aurole se pose sur le front d'un grand homme, de combien de vices ne l'accable-t-on pas chaque jour; on ternit sa réputation, et lorsqu'enfin il est arrivé au sommet de la renommée, le monde lui croit des vices aussi énormes que sa gloire est répandue, que son génie

est grand et puissant; M. Victor Hugo en est un triste exemple.

Quel est l'homme qui, réunissant une si grande gloire littéraire, fut autant calomnié? Si c'est là le prix que se paie le génie, il se paie bien cher.... Mais qu'importe, répondons d'abord à l'auteur de si ridicules accusations.

Nous concevons fort bien que les gens affairés qui vont à la Bourse, ou bien les habitués du boulevard de Gand, voire même l'hôte journalier du cabaret, puissent ajouter foi à ces odieuses inculpations; mais M. Mayer, un auteur sérieux, un homme qui écrit, et qui par conséquent doit penser et raisonner, cela peut-il se comprendre, et doit-on, pour faire accepter ses opinions, se servir de telles expressions.

Oh! combien je préfère celles d'Alexandre Dumas:

Soupir qui va vers toi sur la brise du soir,
Fait d'un quart de tristesse et de trois quarts d'espoir.

O toi, grand homme, tu rends à César ce qui est à César, tu ne crains pas de montrer ton estime pour le pauvre exilé; ô Alexandre Dumas, ton nom est digne d'être placé au même rang que le sien; et quoique la calomnie vous ait déjà souvent bien sali tous deux, vous avez et vous aurez toujours pour vous les cœurs sincères et dévoués.

Mais revenons à notre sujet :

Vices babyloniens, dites vous. Oh ! nous ne sommes pas assez forts sur l'histoire ancienne pour bien connaître les vices qu'avaient ces messieurs, et dont M. Hugo seul a conservé la coutume ; nous aimons mieux croire que le mot vous a semblé ronflant, et que vous l'avez écrit comme on écrit une phrase qui sonne bien à l'oreille.

Orgueil d'ange déchu...

O Monsieur, Victor Hugo n'a jamais été un ange, vous allez trop loin maintenant ; nous ne savons si c'est pour en faire sentir plus vivement la décadence, mais nous vous répondrons : cet homme fut un grand poète, il le fut hier comme il l'est aujourd'hui, et comme il sera demain ; la postérité gravera son nom sur ses tables d'airain ; vous le savez, Monsieur, et si vous semblez l'ignorer vos petits neveux ne l'ignoreront pas et pourront vous le dire un jour.

Lâchetés de cœur.

Nous ne savons si vous devez quelque reconnaissance, comme M. Granier de Cassagnac, à M. Victor Hugo, et si ce libelle est le prix de ce qu'il a pu faire pour vous ; mais n'importe, quand il n'en serait pas ainsi, il est bien mal de pénétrer jusqu'au cœur d'un homme, quand cet homme est un génie et que ce génie est proscrit et malheureux. Qui vous

donne le droit de fouiller jusqu'au cœur de votre semblable? Savez-vous qu'il n'y a rien de plus sacré que le cœur; mais peu vous importe; vous ne regardez pas si la plaie est sensible, ni si votre stylet fera jaillir le sang; vous versez toute l'amertume de votre fiel dans la plaie, et votre plume ose s'en glorifier.

Michel Cervantes vous a dépeint, mon cher, dans le rôle de Don Quichotte; vous vous occupez d'un homme qui ne songe guère à vous et dont le piédestal est si haut, dont le front est si couronné que votre voix ne peut parvenir jusqu'à lui, que la pointe de votre poignard ne peut effleurer.

Crimes de plumes et de paroles, tout, jusqu'à la splendeur de ses apostasies.

Ces crimes de plume nous les connaissons, ce sont les œuvres qui ont donné un si grand renom littéraire, *Cromwel, les Orientales, le Dernier jour d'un condamné*; ces crimes de plume ce sont les vers qu'il fit en 1827.

L'ambassadeur d'Autriche avait donné une grande soirée à laquelle avait été invité tout ce qu'il y avait d'illustre en France; les maréchaux y allèrent, on leur fit un affront terrible: quand le duc de Trévise parut, le laquais annonça M. le maréchal Mortier.

Le duc de Dalmatie fut simplement annoncé sous le nom du maréchal Soult; M. le duc de Raguse, sous le nom du maréchal Marmont. L'étranger re-

connaissait les grades gagnés sur le champ de bataille, mais il ne reconnaissait pas les titres de noblesse qui cependant étaient le prix de tant de victoires.

C'était une insulte claire, publique ; cependant pas un d'eux, dit Alexandre Dumas, n'eut l'idée de souffleter l'insulteur. Qui demanda satisfaction, qui l'obtint pour eux ? — Le poète, Victor Hugo, qui, dans ses vers intitulés : *Ode à la Colonne*, vengea le nom français du mépris de l'étranger... vengea l'armée entière.

Inutile de citer ces admirables pages que tout le monde connaît ; qu'on nous permette cependant d'en produire quelques stances.

O monument vengeur, trophée, indélébile,
Bronze qui, tournoyant sur ta base immobile,
Sembles porter au ciel ta gloire et ton néant,
Et de tout ce qu'a fait une main colossale
Seul est resté debout, ruine triomphale
De l'édifice des géants.

Jamais, ô monument ! même ivres de leur nombre,
Les étrangers sans peur n'ont passé sous ton ombre,
Leurs pas n'ébranlent point ton bronze souverain.
Quand le sort une fois les poussa vers nos rives,
Ils n'osaient étaler leurs parades oisives
Devant les batailles d'airain.

Mais quoi, n'entends-je point, avec de sourds murmures
De ta base à ton front bruire les armures,
Colonne ! il m'a semblé qu'éblouissant mes yeux
Tes bataillons enivrés cherchaient à redescendre ;
Que tes demi-dieux, noirs d'une héroïque cendre,
Interrompaient soudain leur marche vers les cieux.

Leurs voix mêlaient des noms à leur vieille devise :
Tarente, Reggio, Dalmatie et Trévisé ;
Et leurs aigles, sortant de leur puissant sommeil,
Suivaient d'un bec ardent cette aigle à double tête
Dont l'oeil, ami de l'ombre où son essor s'arrête,
Se baisse à leur regard, comme aux feux du soleil.

Je comprends : l'étranger, qui nous croit sans mémoire,
Veut, feuillet par feuillet, déchirer notre histoire
Écrite avec du sang à la pointe du fer.
Ose-t-il, imprudent, heurter tant de trophées ?
De ce bronze, forgé de foudres étouffées,
Chaque étincelle est un éclair.

A qui pense-t-il donc, l'étranger qui nous brave ?
N'avions-nous pas hier l'Europe pour esclave ?
Nous, subir de son joug l'indigne talion !
Non, au champ du combat nous pouvons reparaître.
On nous a mutilés, mais le temps a peut-être
Fait croître l'ongle du Lion.

Que l'Autriche en rampant de nœuds vous environne,
Les deux géants de France ont foulé sa couronne ;
L'histoire, qui des temps ouvre le Panthéon,
Montre, empreints aux deux fronts du vautour d'Allemagne,
La sandale de Charlemagne,
L'éperon de Napoléon.

Quant à ces crimes de parole, où peut-il les avoir
commis ? Est-ce à la chambre des pairs ? Est-ce à
l'assemblée ? Nous sommes à nous demander com-
ment on a pu laisser prononcer des paroles équiva-
lant à des crimes ; comment on les a écoutées, com-
ment une partie de son auditoire les a applaudies,
comment les journaux en ont fait de compte rendu.

O Tudeiu, M. Mayer! à vous entendre parler, M. Victor Hugo est un grand coupable, et la France est une nation bien perverse pour avoir soutenu et encouragé cet homme; vous-même vous avez lu ses œuvres, sans doute; vous vous y prenez un peu tard pour les réprimander aussi sévèrement.

Un froissement de sa vanité de tigre le jeta dans l'opposition républicaine.

Victor Hugo a toujours été républicain, ses premières pièces de théâtre le disent: les quelques stances de vers que nous avons citées plus haut prouvent bien que le jeune homme était déjà libéral dès son plus jeune âge. S'il a chanté le roi, cela n'était-il pas naturel? Demandez donc une opinion à l'enfant de quatorze ans, et dites-lui d'être le contraire de tout ce qu'il voit, de tout ce qui l'entoure; du reste, Monsieur, le mot qui expliquerait son changement d'opinion serait bien mal choisi.

La démagogie et le socialisme qui le méprisaient.

Nous ne nous arrêterons pas sur ce paradoxe, il est absurde.... Sachez que Victor Hugo aurait toujours honoré le drapeau sous lequel il se serait rangé; chaque parti se serait toujours félicité de compter dans son rang une si grande gloire et un si beau nom.

Mais nous arrivons à un point où il faudrait ré-

pondre mot pour mot, chaque mot étant une insulte grossière, chaque ligne étant une lâcheté. Oh! depuis quand la plume, lorsqu'elle veut flétrir un homme, va-t-elle chercher dans les plis les plus cachés et les plus secrets de sa vie privée?

Dont le despotisme intérieur allait jusqu'à imposer l'apothéose.

Vous avez donc pénétré dans le sanctuaire du poète, vous avez donc serré la main de celui que vous outragez à ce point, vous avez donc fait comme Chenu, étudié en secret la vie de celui que vous vouliez flétrir; comme ce secrétaire étudiait les œuvres de son protecteur, vous l'avez donc suivi pas à pas comme une ombre que l'on poursuit, vous avez donc touché le coude de ses maîtresses, vous l'avez donc accompagné dans ses petits soupers de la Maison d'Or pour venir ici si bien nous décrire les mœurs de ce grand génie. Si vous ne l'avez pas suivi, si vous n'êtes pas sûr de ce que vous avancez, pourquoi le dites-vous, et quelle foi devons-nous ajouter à vos paroles?

Pauvre Victor Hugo! tu n'as que Jersey pour reposer ta tête, a dit M. Mayer, et il ajoute: Voilà la justice de Dieu.

Hommes profonds, qui mêlez sans cesse le sacré au profane, qui transportez l'autel jusque sur les places publiques, adorez Dieu; mais adorez-le age-

noùillés devant le tabernacle, et non au milieu des fêtes et des plaisirs, non au milieu d'un festin de Sardanapale.

Notre œuvre s'avance, notre tâche sera bientôt terminée, car c'est une tâche immense que celle de relever de telles injures et de telles stupidités toutes aussi cruelles que méchantes. Ce proscriit a prouvé qu'il savait répondre, avez-vous dit: Non, il ne sait pas répondre quand ceux qui l'insultent se trouvent être des *atomes, faibles avortons, indignes* de lui. Il répond à ses pareils, mais non à ceux qui plus bas veulent s'élever jusqu'à lui en l'injuriant et le dénigrant. C'est pourquoi deux jeunes gens de cœur, que le souffle de la flatterie et du mensonge n'a pas encore corrompus, ont pris la plume, l'ont prise parcequ'ils savaient ne pas faire d'opposition, parcequ'ils savaient encore pouvoir demander que le vœu du peuple soit sanctionné; et parcequ'ils voulaient aussi crier comme M. Mayer: *Vivat Imperator.*

Notre brochure n'est donc différente de celle de M. Mayer que sur ce point: Nous avons demandé l'Empire tout en respectant les partis vaincus, tandis que l'auteur du *Retour de l'Empire*, a voulu écraser tout ce qui semblait être une opposition; il a flétri un homme que la France, et particulièrement Besançon, s'honorent d'avoir vu naître, et tout en donnant à notre œuvre le même résultat que M. Mayer, nous avons su relever le génie, le

respecter et le défendre contre d'odieuses accusations.

Nous avons relevé l'homme littéraire, nous avons plaint l'homme politique.

Que nos lecteurs nous jugent !

ALFRED ROUSIOT ET EUGÈNE THOMAS.



27100.

